Article abstract
What overall view can be drawn from documents on Northern Quebec that are of historiographical interest? With the aim of establishing a link between that northern region and Southern Quebec, an analysis of the main documents devoted to the pioneering frontiers of Euro-Quebeois colonization is first undertaken, and leads to the observation that these documents are generally limited to the fringes of the agricultural area. Further north, works of a historical nature have mainly been produced by anthropologists, geographers and sociologists. The few historians who have taken an interest in northern Quebec have mostly concentrated their research on matters related to the fur trade. The historiography of the North is thus found to be separate from and largely disconnected with that of the south, and is largely dependent on disciplines other than history.
L'HISTORIOGRAPHIE DU NORD-DU-QUÉBEC*

Fernand HARVEY

Quelle vue d’ensemble se dégage des travaux concernant le Nord-du-Québec et qui présentent un intérêt pour l'historiographie? Dans le but d'établir un lien entre l'histoire de cette région nordique et celle du sud du Québec, une analyse des principaux travaux consacrés aux fronts pionniers de la colonisation euroquébécoise est d'abord proposée pour constater que ceux-ci se limitent généralement aux franges de l'aréomène agricole. Plus au nord, les travaux à caractère historique ont surtout été le fait d'anthropologues, de géographes et de sociologues. Les quelques historiens qui se sont intéressés au Nord-du-Québec ont surtout concentré leurs recherches sur des questions reliées à la traite des fourrures. L'historiographie du Nord apparaît donc distincte et peu intégrée à celle du Sud, et elle dépend largement de disciplines autres que l'histoire.

L'intérêt des historiens pour le Nord-du-Québec est un phénomène relativement récent et qui demeure limité, car il n'existe pas, à proprement parler, de débat historiographique d'ensemble sur la dernière frontière nordique du Québec. Il est cependant possible d'entreprendre un premier tour d'horizon de travaux multidisciplinaires susceptibles d'appuyer le développement ultérieur d'une véritable historiographie régionale du Nord-du-Québec, comme on a pu l'observer pour d'autres régions.

En guise d'introduction à ce bilan, il s'avère nécessaire de rappeler les grandes lignes de l'histoire de l'espace habité au Québec, de préciser l'évolution de ses frontières nordiques et de situer la place de la nordicité dans l'historiographie québécoise.

* L'auteur remercie le géographe Louis-Edmond Hamelin, les historiens Serge Laurin et Odette Vincent, les anthropologues Marc-Adélaïd Tremblay, François Trudel et Jacques Frenette, l'archéologue Charles Martijn, de même que les deux évaluateurs externes de Recherches sociographiques pour leurs critiques, commentaires et suggestions en vue d'améliorer cet article.

Il sera ainsi plus facile d’établir les principales caractéristiques de l’historiographie du Nord québécois et de signaler quelques percées plus significatives.

1. Le Nord et le développement de l’espace habité au Québec


D’abord orienté vers les Cantons de l’Est où étaient déjà installés des colons britanniques et américains, le mouvement de colonisation canadien-français rencontre certaines difficultés et ne connaît pas tout le succès attendu. C’est alors qu’il s’oriente vers les cantons du Nord, au seuil des Laurentides. Déjà, la nouvelle région du Saguenay avait été ouverte à la colonisation au cours des années 1840. Cependant, c’est dans les régions de l’Outaouais supérieur, des Laurentides et de Lanaudière, au nord-ouest de Montréal que s’articulera avec le plus de force le courant idéologique axé sur la colonisation du « Nord ».

Au fur et à mesure de sa progression, la colonisation repousse toujours plus au nord les nouveaux établissements agricoles, et ce qui apparaissait, au départ, comme un espace désert, inhospitalier et parsemé d’obstacles quasi infranchissables se scindera en plusieurs régions distinctes au XIXᵉ siècle: le Saguenay et le Lac-Saint-Jean, la Haute-Côte-Nord (entre Tadoussac et Sept-Îles), la Haute-Mauricie, le haut pays de Lanaudière appelé aussi Mattawinie, les Hautes-Laurentides, au nord de Saint-Jérôme, l’Outaouais et le Témiscamingue, plus à l’ouest. À ces régions s’ajoutera, après 1912, l’Abitibi d’abord désigné sous le régionyme de Nord-Ouest et qui sera colonisé au-delà de la ligne de partage des eaux entre le bassin du Saint-Laurent et celui de la Baie James.

À la fin de la Seconde Guerre mondiale, le canton de Val Paradis, en Abitibi, à la hauteur du 49ᵉ parallèle, marque la limite nordique de la colonisation agricole au Québec. Plus au nord s’étend le vaste territoire du Nouveau-Québec sur lequel nous reviendrons plus loin.
2. **Grandes zones géographiques nordiques et évolution des limites territoriales**

À ces brefs rappels historiques sur l’identification des régions nordiques du Québec il faut ajouter des considérations géographiques et politico-administratives.


Les trois autres zones géographiques identifiées par Hamelin correspondent à une vaste région désignée à partir de 1912 sous le nom de Nouveau-Québec, avant de connaître de nouvelles appellations à partir des années 1970. C’est de cette vaste région qu’il sera surtout question dans la présente analyse. La première de ces zones est désignée sous le terme de Bas Moyen Nord et s’étend plus ou moins entre le 50ᵉ et le 54ᵉ parallèle. C’est une région de forêt ouverte où l’on trouve également d’importants gisements de fer et des ressources hydrologiques en abondance. Cette zone est impropre à l’agriculture et n’a donc pas été touchée par le mouvement de colonisation entre 1850 et 1950. Le Bas Moyen Nord regroupe la région de la Baie James et l’ensemble de la Côte-Nord à l’exception de la zone côtière de la Haute-Côte-Nord, entre Tadoussac et Sept-Îles. On y trouve quelques villes nordiques fondées autour d’activités minières ou hydroélectriques, à partir des années 1950, et une population autochtone d’origine montagnaise ou maskapie, sur la Côte-Nord et au Labrador, et d’origine crie, dans la région de la Baie James. Cette zone marque, en quelque sorte, le point de rencontre contemporain entre les populations autochtones du Nord et les populations euroquébécoises du Sud.


---

CARTE 1

Limites approximatives des zones géographiques du Québec-Labrador

À ces considérations géographiques, il faut ajouter quelques précisions sur l’évolution des frontières politiques de la province (carte 2).

En vertu de l’Acte de Québec (1774), la frontière nord de la province de Québec était délimitée par la ligne de partage des eaux entre le bassin du fleuve Saint-Laurent, d’une part, et celui des baies James, d’Hudson et d’Ungava, d’autre part. L’extension territoriale de 1898 portait la limite nord du Québec à la rivière Eastmain, au sud de la Baie James, intégrant ainsi une bonne partie du territoire qui allait plus tard devenir la région de l’Abitibi. En 1912, le district d’Ungava était annexé à la province prolongeant ainsi ses frontières jusqu’au détroit d’Hudson, à l’exclusion des îles riveraines de ce territoire qui allaient demeurer sous juridiction fédérale.

Par ailleurs, les frontières nordiques entre le Québec et l’Ontario, dans la région de la Baie James, étaient fixées en 1898. Quant aux frontières entre le Québec et le Labrador terre-neuvien, elles n’ont été précisées qu’en vertu d’un jugement du Conseil privé, à Londres, en 1927 ; mais ce tracé n’a jamais été reconnu officiellement par le gouvernement du Québec.


Ces précisions historiques, géographiques et politico-administratives s’imposaient avant d’étudier l’historiographie du Québec nordique, dans la mesure où la définition idéologique et scientifique du nord québécois renvoie à un ensemble de régions. Bien que notre analyse s’attache surtout aux études consacrées à la région jadis appelée Nouveau-Québec, il importe de situer cette historiographie dans le cadre plus vaste des autres régions nordiques du Québec qui correspondent à la zone géographe du Pré Nord, telle que définie par Louis-Edmond Hamelin.

SOURCE: Commission d'étude sur l'intégrité du territoire du Québec.
3. Représentations idéologiques du «Nord» et historiographie des fronts pionniers


Les représentations géographiques de ce Nord mythique ont varié selon les porte-parole. Pour le célèbre apôtre de la colonisation que fut le curé Antoine Labelle, la Terre promise aux Canadiens français s’étendait de la région des Laurentides, au nord de Montréal, jusqu’à l’Ouest canadien, en passant par le nord de l’Ontario. Cette représentation géopolitique du Nord devant être colonisée par les Canadiens français s’inspirait de la pensée du géographe français Rameau de Saint-Père (1859) et s’orientait plutôt en direction du Nord-Ouest canadien.

D’autres propagandistes de la colonisation tels Jean-C. Langelier (1887), Charles Bailleargé (1895) et Arthur Buiès (1889) s’intéressaient davantage au nord du Québec comme tel. Tandis qu’un troisième groupe, où l’on trouve T. de Montigny (1886 et 1895) et G.-Alphonse Nantel (1883), limitait sa vision à un espace plus au sud correspondant aux régions des Laurentides, de l’Outaouais et du Témiscamingue.

Morissonneau démontre que l’idéologie de la colonisation du Nord a été fabriquée par les élites afin de faire échec à la saignée démographique que constituait l’émigration massive des Canadiens français vers la Nouvelle-Angleterre. Son approche qui s’inspire de la thèse de la frontière, a néanmoins été critiquée par les tenants de l’histoire économique et sociale. Parmi ceux-ci, Normand Séguin (1980) et Guy Massicotte (1985) lui reprochent de n’avoir pas suffisamment arrimé son analyse des idéologies à une analyse correspondante des processus de colonisation.

Reprenant la question soulevée par Morissonneau, Gabriel Dussault (1983) s’emploie à replacer la vision utopique et messianique du curé Labelle dans le contexte à la fois idéologique et socio-économique de l’époque. Après avoir situé Labelle à l’intérieur d’un réseau utopique franco-québécois, il analyse les stratégies

3. Normand Séguin est particulièrement sévère à l’égard de l’approche de Morissonneau: «Vu sous cet angle, écrit-il, le colon est désarticulé de la société globale et la colonisation n’opère plus que par le mythe, créé et vécu» (Séguin, 1980, p. 37).
de colonisation du « Roi du Nord » et évalue les contraintes économiques, politiques et religieuses qui expliquent l'échec du mouvement. Néanmoins Dussault réussit à démontrer que le projet colonisateur du curé Labelle ne doit pas être considéré comme l'expression d'une idéologie agriculturiste visant à la simple reproduction de la société traditionnelle, mais qu'il traduit plutôt une stratégie utopique de reconquête et d'indépendance pour les Canadiens français, dans une perspective géopolitique. L'analyse solide et nuancée de Dussault constitue à ce jour le meilleur ouvrage consacré à l'œuvre colonisatrice du curé Labelle.

Il est intéressant de noter que l'approche des idéologies territoriales mise de l'avant par Morissonneau a été reprise plus récemment par Paul Claval (1980) et André Sénécal (Sénécal, 1992; Berdoulay et Sénécal, 1993) en rapport avec les mouvements de colonisation au Québec. Par ailleurs, il existe une abondante historiographie consacrée au développement des fronts pionniers dans les régions du Pré Nord. Celle-ci est liée au développement des études historiques régionales, depuis une vingtaine d'années et s'est surtout attachée à l'analyse du système agroforestier et de l'évolution des populations, plus particulièrement au Saguenay—Lac-Saint-Jean et en Abitibi-Témiscamingue. Il ne saurait ici être question de rendre compte de toute la richesse de cette historiographie régionale et on se référera à certains états de question pour plus de détails (Harvey, 1991; Bouchard, 1988a; Massicotte, 1985; Lafontaine, 1989; Séguin, 1980).

Il importe néanmoins de signaler l'apport plus spécifique de deux historiens: Normand Séguin et Gérard Bouchard. Les travaux de Séguin, et principalement son livre, La conquête du sol au 19e siècle (1977), centré sur l'étude d'Hébertville, au Lac-Saint-Jean, marquent un moment important dans le développement de l'historiographie régionale au Québec. Séguin s'emploie à mettre en relief les rapports conflictuels ayant existé entre la colonisation agricole et l'exploitation forestière, en insistant sur l'importance des facteurs économiques. Pour sa part, Gérard Bouchard, dans ses analyses sur l'histoire de la population saguenayenne (Bouchard, 1977, 1986, 1988b), accorde plus d'importance aux variables culturelles dans l'explication de la colonisation, sans nier pour autant le poids des facteurs économiques. Au cours des années, l'approche de Séguin qui s'inspirait à l'origine de la théorie du sous-développement s'est modifiée pour tenir davantage compte des facteurs culturels comme en témoigne un second ouvrage consacré à l'exploitation forestière en Mauricie (Séguin et Hardy, 1984).

L'étude des fronts pionniers en Abitibi rural a aussi fait l'objet de percées intéressantes à la suite des travaux de Benoît-Beaudry Gourde (1973) et de Peter Sinclair (1986) qui se sont intéressés à l'étude comparée des « Clay Belts » du Nord-Ouest québécois et du Nord-Est ontarien. Cependant les deux auteurs développent

4. Le géographe Raoul Blanchard avait déjà tracé la voie d'une interprétation conflictuelle du rapport entre la colonisation agricole et l'exploitation forestière dans ses analyses des régions du Québec entre 1930 et 1954.
des interprétations quelque peu divergentes. Gourd considère que l’idéologie de la colonisation, très enracinée en Abitibi et reliée au thème de l’agriculturisme, tel que défini par l’historien Michel Brunet, n’a eu qu’un impact limité dans la région ontarienne de Cochrane, dans la mesure où les politiques gouvernementales dans cette province ont eu tendance à subordonner l’agriculture à l’exploitation des mines et de la forêt. Pour sa part, Sinclair considère qu’on a exagéré les différences entre les stratégies de colonisation des gouvernements ontarien et québécois, de même qu’entre le comportement des colons dans les deux provinces; aussi invite-t-il les chercheurs à des études comparées plus approfondies pour analyser cette question complexe.

Quant à Maurice Asselin (1982), il met en évidence le caractère géopolitique de la colonisation de l’Abitibi et son analyse prolonge, en quelque sorte, les travaux de Morissonneau et de Dussault.


Dans cet ouvrage, Zaslow s’intéresse, non seulement aux Territoires du nord canadien, mais également à ce qu’il appelle les provincial norths. Son approche pancanadienne ne permet pas de distinguer le nord québécois comme tel, mais on peut retrouver de nombreuses observations sur le Québec dans ses analyses. C’est ainsi que sont abordés la colonisation de l’Abitibi-Témiscamingue et du Saguenay—Lac-

L’HISTORIOGRAPHIE DU NORD

Saint-Jean et le développement minier et hydroélectrique de la Côte-Nord. Cependant, les grands développements hydroélectriques de la Baie James n’étant amorcés qu’à partir des années 1970, l’auteur ne traite pas de ces questions, ni des relations entre les peuples autochtones du Nord québécois et le gouvernement du Québec.


sur les problèmes contemporains du développement régional et de l’aménagement du territoire, cette analyse d’ensemble de Dugas ne constitue pas moins un apport précieux pour l’historien soucieux de situer ses analyses à l’intérieur de problématiques contemporaines et de saisir le jeu complexe des interactions entre les régions périphériques et les métropoles, tant à l’intérieur qu’à l’extérieur du Québec.


Nous venons de voir que la définition du Nord varie passablement à travers le temps et suivant les perspectives disciplinaires. Selon W. L. Morton (1970, p. 31), la frontière nordique du Canada se situe à la limite des établissements agricoles, même si on a pu observer un développement ultérieur de l’œkomène plus au nord en fonction de l’exploitation des ressources naturelles. Pour le géographe Louis-Edmond Hamelin (1980, p. 95-101), l’indice de nordicité varie selon un processus dynamique qui évolue dans le temps, généralement dans le sens d’une dénordification de vastes territoires, au fur et à mesure que s’accélère le développement économique et social de ces zones.


Par ailleurs, le redécoupage des régions administratives du Québec, en 1986, en traçant les limites sud de la région 10 appelée «Nord-du-Québec» à la hauteur du 49e parallèle, a intégré ces mêmes villes dans le Québec nordique (Québec, 1989)\(^7\).

Les définitions du Nord varient donc selon les auteurs, en fonction des critères retenus. Pour les fins de la présente analyse, nous nous en tiendrons plus particulièrement à la région administrative du Nord-du-Québec, qui correspond assez bien à la perspective historique de Morton. La région administrative de la Côte-Nord pourrait également être incluse dans cette analyse, étant donné qu’elle satisfait aux critères de nordicité définis à la fois par Morton et par Hamelin; à l’exception de la zone côtière de la Haute-Côte-Nord, entre Tadoussac et Sept-Îles, qui peut être considérée comme faisant partie du Pré Nord depuis 1945. Cependant, vu le caractère plutôt maritime du peuplement de la Côte-Nord et des problèmes différents que cette

7. Pierre Biays a également une conception variable de l’œkomène.
8. Il faut noter que les limites territoriales de la région Nord-du-Québec tracées à la hauteur du 49e parallèle sont différentes de celles du Nouveau-Québec de 1912 qui étaient situées beaucoup plus au nord, soit à la limite de la rivières Eastmain, autour du 52e parallèle.
situation implique, il en sera peu question dans cette analyse, hormis les villes minières nordiques, à l'intérieur des terres.

D'une façon générale, on peut distinguer trois caractéristiques principales de l'historiographie du Nord-du-Québec : sa faible présence dans l'historiographie générale du Québec, sa dépendance à l'égard des autres disciplines et son caractère morcelé.

4.1 La faible présence du Nord dans l'historiographie québécoise

W. L. Morton affirmait en 1970 l'absence d'une école reconnaissant l'influence du Nord dans l'historiographie canadienne. Cette constatation pourrait tout aussi bien s'appliquer à l'historiographie québécoise. Tout se passe comme si le Nord québécois avait été longtemps considéré comme un espace vide de signification historique, une frontière non encore conquise par les représentations, malgré son rattachement administratif au Québec depuis 1912.

Il existe, certes, un certain nombre d'études historiques sur le Nord-du-Québec dont nous allons rendre compte au passage. Mais, d'une façon générale, ces études s'intègrent mal aux différents courants historiographiques du Sud. On pourrait, à cet égard, proposer certaines explications.

Au Québec, depuis le milieu des années 1970, l'histoire économique et sociale, à laquelle se rattache le courant de l'histoire régionale, s'est orientée en fonction de schémas d'interprétation qui ont mis l'accent tantôt sur l'importance de l'axe laurentien ou sur le rôle polarisant de Montréal, tantôt sur les dimensions culturelles des régions frontières, ou encore sur les problèmes de développement des régions de colonisation dites «périphériques». Dans une certaine mesure, ces interprétations présentent des analogies avec les interprétations historiographiques anglo-canadiennes liées à la thèse laurentienne, à celle de la frontière ou à celle du métropolitanisme, mais avec d'importantes différences relatives à l'échelle plus restreinte des phénomènes étudiés, à l'utilisation de méthodologies inspirées davantage de l'historiographie française et à la dynamique historique propre à la société québécoise.

Ainsi, a-t-on rarement proposé le Nord comme élément clé pour l'interprétation de l'histoire du Québec, à l'exception de Morissonneau (1978) dans l'ouvrage cité plus haut. Les travaux de certains anthropologues incluent néanmoins des éléments de réflexion dans ce sens du moins pour la période contemporaine (Roulend, 1978; Vincent et Bowers, 1988).

Tout semble indiquer que la «nouvelle historiographie québécoise» qui s'est développée depuis les années 1970 privilégie une interprétation du Québec à partir de l'axe laurentien, considéré comme foyer de base du peuplement et appelé à éclater par la suite vers ses périphéries au cours des XIXᵉ et XXᵉ siècles. Dans cette perspective «sudiste», il est bien évident que le Nord-du-Québec apparaît comme une dernière
frontière dont l’intégration au Québec de base est relativement récente, puisqu’elle ne remonte, à toutes fins pratiques, qu’à l’époque de la Seconde Guerre mondiale.


L’intérêt de l’historiographie québécoise pour le Nord peut deuxièmement être relié à l’étude des fronts pionniers dont il a été question précédemment. Dans la mesure où le Nord a constitué un espace de colonisation agricole entre 1840 et 1950, il a pu s’inscrire dans l’historiographie générale du Québec. Mais les limites de l’œkoumène agricole marquent jusqu’à un certain point, celles de l’historiographie québécoise en général. Il serait néanmoins intéressant d’étudier les projets utopiques de colonisation de la Baie James entre 1880 et 1914 (Hamelin, 1975 ; Baillargé, 1985 ; Langelier, 1987).

Cependant, on a pu observer l’émergence d’un nouveau champ historiographique qui correspond au développement des ressources minières et hydroélectriques, depuis les années 1950. Les études récentes sont généralement le fait de géographes, de journalistes ou d’autres spécialistes en sciences humaines, plutôt que d’historiens. Le caractère fragile des villes nordiques mono-industrielles n’a pas fait l’objet d’ouvrages historiques d’ensemble jusqu’ici. Il faut cependant souligner la

---


10. Outre les différentes synthèses historiques qui intègrent cette époque d’explorations et de conflits militaires, des études se sont attachées aux acteurs de cette histoire. À titre d’exemple, l’ouvrage classique de Frégauly (1968). Trois chapitres sont consacrés à l’action militaire de d’Iberville à la Baie d’Hudson.


Tout autre est la situation en ce qui regarde l’hydroélectricité. La construction, sur la Côte-Nord, d’une série de barrages le long de la rivière Manicouagan au cours des années 1960, a coïncidé avec la Révolution tranquille, la nationalisation de l’électricité et l’émergence du néo-nationalisme québécois. Aussi, n’est-il pas exagéré d’affirmer que les développements hydroélectriques des années 1960 sur la Côte-Nord et celui des années 1970 à la Baie James ont contribué à relancer l’idée de la frontière nordique du Québec.


4.2 L'histoire du Nord et sa dépendance à l'égard des autres disciplines


Il faut ajouter, par ailleurs, la recherche gouvernementale entreprise au Québec par divers ministères et organismes parapublics tels l'ancienne direction générale du Patrimoine et la direction du Nord-du-Québec du ministère de la Culture et des Communications, le Secrétariat aux Affaires autochtones, Hydro-Québec, la Société d'énergie de la Baie James, de même que par divers ministères ou organismes fédéraux, dont le Musée de l'Homme. L'histoire n'est généralement pas au cœur des préoccupations qui alimentent ces recherches gouvernementales mais la dimension historique est ordinairement présente, tout au moins sous forme d'introduction à

---


l'étude de situations contemporaines". Nombre de ces études à caractère descriptif, souvent peu critiques, retracent néanmoins la trame événementielle de certaines questions touchant le Nord-du-Québec — par exemple, l'évolution des structures administratives — et constituent, de ce fait, ce qu'on pourrait appeler une historiographie de premier niveau. Ces productions gouvernementales nécessiteront néanmoins des analyses critiques plus poussées pour satisfaire aux exigences d'une explication scientifique.

Par ailleurs, il ne saurait ici être question de dresser ici un bilan critique pour l'ensemble de la production en géographie et en anthropologie, en rapport avec le Nord québécois. Quelques auteurs seront mentionnés au passage, dans la mesure où ils sont susceptibles de servir de point d'appui au développement d'une historiographie du Nord québécois.

À l'intérieur de la communauté scientifique francophone, il convient, en tout premier lieu, de souligner les travaux pionniers de l'ethnologue et naturaliste Jacques Rousseau (1905-1970) qui, plus que tout autre, a contribué à attirer l'attention des chercheurs sur l'importance d'une meilleure connaissance du Nouveau-Québec. Prêchant lui-même par l'exemple, il a repris la tradition des grandes explorations scientifiques de la fin du XIXe siècle et nous a laissé le récit de ses expéditions de 1947 et 1948 en Ungava (Rousseau, 1949; Tremblay et Thivierge, 1986). Mais c'est surtout par le caractère novateur de ses analyses scientifiques sur le Nord-du-Québec que cet humaniste, partisan d'une approche interdisciplinaire, a fait sa marque. Au cours de sa longue carrière d'enseignant et de chercheur, il s'est intéressé tout autant à l'ethnologie amérindienne et à l'ethnobotanique qu'à l'histoire des peuples autochtones et à celle des explorateurs du Nord. L'ouvrage dont il a dirigé la publication avec Jean Malaurie (Rousseau, 1964), sous le titre Nouveau-Québec. Contribution à l'étude de l'occupation humaine, constitue en fait le premier travail scientifique d'importance en français sur cette région (Pomerleau, 1971). L'approche de Rousseau implique une interrelation intime entre la nature et la culture dans une perspective diachronique et est tout à fait appropriée à l'étude du Nord. Les paradigmes des historiens et autres spécialistes en sciences humaines du Sud ne sauraient, en effet, être transposés au Nord sans une adaptation qui tienne compte des contraintes de l'environnement humain et naturel. À défaut d'une telle adaptation, il y a risque, comme le souligne D. A. West (1991), que les études sur le Nord ne soient finalement que la projection d'un discours du Sud.

16. À titre d'exemple, le Secrétariat aux Affaires autochtones du gouvernement du Québec publie une revue bilingue destinée au grand public qui s'intitule Rencontres. Cette revue contient des informations d'actualité sur le Nord-du-Québec. Par ailleurs, le ministère de la Culture (jadis ministère des Affaires culturelles) a patronné plusieurs recherches à caractère archéologique sur le Nouveau-Québec.

17. Louis-Edmond Hamelin (à paraître) va dans le même sens lorsqu'il affirme que «la pratique du sudisme dans le Nord est en fait la négation de ce dernier». 

4.3 L’histoire du Nord : un champ de recherche non encore intégré

Résumant à grands traits l’ensemble de la production scientifique sur le Nord canadien, Louis-Edmond Hamelin affirme que ce champ de recherche se caractérise par une inflation d’études micronordologiques et une timidité d’études macronordologiques. Selon lui, « le cloisonnement des fonctions universitaires et celui des structures gouvernementales orientent beaucoup de spécialistes vers des sujets qui apparaissent petits ». Et il ajoute que « ces recherches sectorielles, mal reportées à des ensembles, ne circulent que dans le cercle restreint auquel elles se rattachent… » (HAMELIN, 1989, p. 123).

À cette inflation d’études spécialisées s’ajoute le peu de préoccupation pour des perspectives de synthèse et un sous-développement des études régionales : « Un faible nombre d’études ont abordé les aspects régionaux les plus difficiles, tels ceux de structure, de fonctionnement, de perception, de participation des résidents, le tout vu dans un système spatial en évolution. » (HAMELIN, 1989, p. 124.)

20. Voir aussi COOKE et CARON (1968); PAGEAU (1977); LÉVESQUE (1988).
Ces remarques concernant l’ensemble de la «nordologie» s’appliquent également à l’historiographie du Nord québécois, malgré quelques percées récentes. Encore embryonnaire, celle-ci s’est développée dans une visée thématique et ethnique, plutôt que régionale. Il n’existe pas, à ce jour, de synthèse historique générale du Nord-du-Québec et il est vraisemblable que l’histoire régionale en vienne à distinguer deux régions ayant évolué selon des rythmes différents : la Baie James et le Nunavik. Sans doute faut-il voir un indice de l’intégration de la région de la Baie James au Sud du Québec dans la publication récente, en format populaire, d’une première synthèse géohistorique de cette région appelée également Radissonie (TURGEON, 1992)\(^{21}\).


5. *Quelques percées historiographiques*


5.1 *Les explorations scientifiques*

L’historiographie des explorations générales et scientifiques du Nouveau-Québec s’inscrit dans la foulée des études analogues réalisées pour l’ensemble du Nord canadien\(^{23}\). L’histoire des explorations des côtes et de l’intérieur du Nord-du-

\(^{21}\) Le régionyme Radissonie fait référence à la présence dans cette région, au XVII\(^{e}\) siècle, de l’explorateur français Pierre-Ésprit Radisson ; il semble avoir été proposé pour la première fois en 1967 (HAMELIN et MORISSETTE, 1967).

\(^{22}\) Il faut noter que la dimension politique est absente de cette synthèse sauf pour décrire l’évolution territoriale. Voir aussi : Société d’énergie de la Baie James (1978).

\(^{23}\) Pour l’ensemble du Canada, voir ZASLOW (1982).
Québec nous est connue de façon sommaire et descriptive. Mais nous ne disposons pas de monographies ou de synthèses sur cette question. Il existe par ailleurs un nombre important de rapports de voyage et d’expéditions scientifiques dont certains sont demeurés inédits alors que d’autres ont été publiés au cours des XIXe et XXe siècles. Ces sources riches en observations géologiques, géomorphologiques, botaniques et ethnologiques sont susceptibles de servir de base à une histoire de l’environnement et à une histoire économique et sociale de cette vaste région.

Jusqu’à ce jour, peu d’historiens ont été en mesure d’évaluer toute l’importance de ces sources, en particulier celles de la fin du XIXe siècle et des débuts du XXe siècle.

Les premières explorations françaises et anglaises de la Baie d’Hudson au XVIIe siècle sont relativement bien connues. Cependant, l’histoire des explorations scientifiques des XIXe et XXe siècles n’a fait l’objet que de quelques articles à caractère plutôt descriptif. La meilleure synthèse de ces explorations demeure un article d’Alan Cooke (1964) qui fait le point sur l’état des connaissances concernant l’ensemble des explorations de la région depuis Frobisher, en 1578, jusqu’à la Seconde Guerre mondiale. S’attardant plus particulièrement aux expéditions scientifiques, l’auteur précise que c’est à partir des années 1840 que certains employés de la Compagnie de la Baie d’Hudson, tels John McLean et W. H. A. Davies, rédigent des comptes-rendus de voyages qui présentent certaines données géographiques et ethnologiques intéressantes. D’autres employés de la même Compagnie ont vraisemblablement rédigé des rapports présentant un intérêt scientifique mais ils n’ont pas été publiés à l’époque (Davies, 1963).

Après 1870, les expéditions dans le Nord québécois se multiplient. Parmi celles-ci il faut mentionner celles de Robert Bell entre 1875 et 1884. En 1884, une première expédition scientifique à la Baie d’Hudson est organisée par le gouvernement fédéral sous la direction de F. F. Payne et Robert Stupart, mais Cooke insiste plus particulièrement sur le rôle décisif du géologue Albert Peter Low dans l’exploration scientifique de l’intérieur du Nouveau-Québec et du Labrador, au cours de ses expéditions qui s’étendent de 1884 à 1899. Figure plus ou moins oubliée de l’histoire du Québec, Low s’est distingué non seulement par l’importance de ses explorations mais également par la qualité méthodologique de ses rapports et la pertinence de ses observations qui touchent à la géologie, au climat, à la biologie et à l’ethnologie. Les rapports qu’il a publiés à la fin du siècle dernier demeurent encore aujourd’hui des sources de référence de grande valeur.

En établissant un bilan de ces explorations scientifiques, Alan Cooke soutient la thèse du géographe F. Kenneth Hare, à savoir que l’exploration du Nouveau-Québec poursuivait deux objectifs interrelatifs : la recherche d’un profit financier et l’avan-

24. Pour un inventaire bibliographique de ces rapports d’exploration voir, Rousseau (1954); Hamelin et Morissette (1967).

25. Le rapport de A. P. Low, le plus apprécié par les chercheurs, demeure celui de 1895. Également publié en français.
L’HISTORIOGRAPHIE DU NORD


Outre la synthèse de Cooke, on peut aussi signaler la thèse de Fabien Caron (1965a et 1965b) consacrée plus spécifiquement à Low. Bien qu’il apporte peu de nouveau sur le sujet, Caron souligne l’importance des expéditions et des travaux scientifiques de ce géologue de premier plan qui attend toujours son biographe.

5.2 La traite des fourrures et les missionnaires


S’appuyant principalement sur les archives de la Compagnie de la Baie d’Hudson et sur les archives françaises, tout en tenant compte des recherches récentes en histoire, en archéologie et en ethnologie, Francis et Morantz s’emploient à décrire les modalités et la fréquence des contacts entre les commerçants d’origine européenne et les populations amérindiennes. Les conséquences de la traite des fourrures sur l’organisation sociale des populations crie sont analysées en fonction d’une perspective régionale plutôt que générale, ce qui confère à cette étude toute son originalité. C’est ainsi que les auteurs en arrivent à remettre en cause la thèse traditionnelle soutenue par des historiens tels que E. E. Rich, à savoir que la traite des fourrures aurait développé des rapports asservissants pour les Autochtones, puisque ceux-ci seraient devenus complètement dépendants des marchandises européennes et auraient ainsi «perdu toute liberté d’action et toute maîtrise de leur destinée» (Francis et Morantz, 1984, p. 228; Rich, 1967, p. 102).

Francis et Morantz considèrent que cette interprétation ne tient pas et que les situations varient selon les époques et les régions. Pour eux, «les Indiens ont été des participants actifs à la traite, et non des victimes sans défense» (Francis et Morantz, 1984, p. 229). Sans nier la volonté de la Compagnie de la Baie d’Hudson d’exploiter les fournisseurs indiens le plus possible dans sa quête de profits, ils


27. Voir à ce sujet la bibliographie passablement exhaustive de Aubin et Côté (1981-1990); consulter le tome II au mot «fourrure».

rappellent que les commerçants eurocanadiens ont dû composer avec les Autochtones puisqu'ils n'étaient pas en mesure de subvenir eux-mêmes à tous leurs besoins et d'accomplir toutes les tâches. Par exemple, ils comptaient sur l'aide des Cris pour s'approvisionner en viande et poisson frais ou fumé, pour assurer le transport des marchandises et des fournitures d'un poste de traite à un autre, pour fonder de nouveaux établissements plus loin à l'intérieur des terres. Par ailleurs, les Cris n'étaient pas encore complètement dépendants de la traite des fournitures. L'abondance du caribou leur permettait de combler leurs besoins de base et même si l'accès à une nouvelle technologie, par exemple, les articles de métal, facilitait l'accomplissement de certaines tâches usuelles, les outils et les techniques de chasse traditionnels continuaient à être utilisés. En effet, lorsque les fusils échangés aux postes de traite se brisaient loin à l'intérieur des terres, ils devenaient alors sans utilité. Pour la période avant 1870, les transformations culturelles que subirent les Cris se firent lentement.

L'interprétation qui se dégage des travaux de Francis et Morantz s'inscrit ainsi dans le nouveau courant historiographique de la région qui remet en question la thèse de l'asservissement des autochtones au profit de la thèse de l'interdépendance (Rah, 1974; Bishop, 1974; Fisher, 1977; Ray, 1990; Ray et Freeman, 1978). Il reste cependant que les Cris n'étaient plus entièrement autosuffisants. La reproduction d'une partie de leur mode de vie passait désormais par le marché, dans ce cas-ci, le commerce des fournitures. Les Cris vivant le plus près des postes de traite et qu'on appelait les « Domiciliés », par opposition à ceux de l'intérieur des terres, étaient les plus dépendants de l'activité mercantile. Il s'agissait souvent d'une population métissée. Cependant, pour la période postérieure à 1870, alors que les troupeaux de caribous diminuaient en nombre et que le petit gibier tel le lièvre se faisait de plus en plus rare, l'ensemble des Cris devinrent de plus en plus dépendants des échanges marchands aux postes de traite.

Outre les travaux de Francis et Morantz, il faut signaler, pour la période antérieure à 1870, la thèse de doctorat d'Alan Cooke (1969) sur la présence de la Compagnie de la Baie d'Hudson en Ungava, entre 1830 et 1843, une excellente introduction de l'historien K. G. Davies (1963), de même que les travaux de l'anthropologue François Trudel dont il sera question plus loin en rapport avec l'historiographie des Inuit.


La période ultérieure à 1870 mériterait qu’on s’y intéresse car elle correspond au déclin des postes de traite de l’intérieur et du Nord, de même qu’au déclin cyclique de nombreuses espèces de gibier tels le caribou et le castor, dans l’ensemble du Nouveau-Québec et du Labrador. Cette crise des activités liées à la traite des fourrures aura d’importantes conséquences pour les populations autochtones en termes d’organisation sociale et de dépendance, à l’égard tant des compagnies de traite que des gouvernements qui accentuent leur présence administrative après 1945 (OPDQ, 1983, p. 11).


5.3 L’historiographie des Cris

Avant d’analyser l’historiographie consacrée aux Cris de l’Est de la Baie James, il n’est pas sans intérêt de prendre connaissance de l’histoire plus générale des études


amérindiennes au Québec. Richard DOMINIQUE (1990) nous rappelle, à cet égard, que c’est à partir des années 1960 que des chercheurs québécois commencent à s’intéresser aux cultures autochtones. Auparavant, à l’exception des ethnologues Marius Barbeau et Jacques Rousseau, les recherches anthropologiques sur le Québec nordique étaient le fait de chercheurs américains. L’évolution ultérieure de la recherche sur les Autochtones du Québec s’est caractérisée par le développement de traditions scientifiques différentes entre chercheurs anglophones et francophones. Après 1975, on a pu observer un nouveau phénomène, la politique et de bureaucratisation de la recherche devenue par ailleurs plus utilitaire, à la suite des nouvelles orientations engendrées par le projet hydroélectrique de la Baie James (carte 4).


Aucun groupe, y compris les Euro-québécois vivant dans des régions septentrionales, ont autant été étudiés que les Indiens vivant sur le territoire québécois. Pourtant, on observe des lacunes considérables dans la connaissance de l’histoire des différentes civilisations amérindiennes du Québec, des contacts et des rapports qu’elles ont entretenus entre elles avant la venue des Blancs et depuis la colonisation européenne ainsi que de celle des dynamismes de changement dont elles ont été l’objet et des répercussions profondes qu’ont suscitées ceux-ci tant dans les patrons culturels que dans les conduites quotidiennes (TREMBlAY, 1987, p. 96).

Depuis la publication de ce bilan, il faut cependant noter un important renouveau de l’historiographie québécoise concernant les Amérindiens. Les travaux de Bruce TRIGGER (1990), Maurice RATELLE (1987) et de Denys DELAGE (1985, à paraître), notamment, posent tout le problème des relations conflictuelles entre Européens et Amérindiens sous le régime français32. D’une façon générale, l’historiographie québécoise du Sud a de plus en plus tendance à intégrer la présence des peuples autochtones dans ses problématiques et dans les manuels d’histoire.

Par ailleurs, il faut souligner l’essor qu’a connu l’ethnohistoire dans les travaux récents des anthropologues. Selon TREMBLAY (1982) et DOMINIQUE (1990), cet essor serait attribuable, pour une bonne part, aux difficultés croissantes que rencontrent les anthropologues à réaliser des enquêtes sur le terrain. Ces difficultés doivent être situées dans le contexte politique actuel où les débats autour des questions territoriales et de l’autonomie gouvernementale favorisent souvent, chez les Autochtones, le

développement d’une attitude de méfiance à l’endroit des agents extérieurs, particulièrement ceux dont l’activité professionnelle vise à mettre au jour différents aspects de leur mode de vie. Il faut également souligner que les sources de financement diminuent pour la recherche fondamentale, même si les coûts des séjours sur le terrain augmentent continuellement.
Esquisser un bilan historiographique des études sur les Cris de l’Est de la Baie James implique de faire largement référence aux travaux des anthropologues, dans la mesure où leurs recherches ont une dimension historique, car les travaux d’historiens sont peu nombreux sur ce sujet.

Les Cris constituent l’un des cinq groupes algonquins du Subarctique québécois avec les Algonquins et les Attikameks (plus au sud), les Montagnais et les Naskapis (plus à l’est). Aussi est-il évident que faire l’histoire de l’une de ces nations suppose que l’on tienne compte des autres, puisqu’elles partagent un environnement relativement identique et qu’elles ont entretenu des liens d’échanges entre elles, de même qu’avec les nations autochtones du Sud.


Il existe huit villages cris dans la région de la Baie James. Un neuvième village connu sous le nom de Ouié-Bougoumou, dans la région de Chibougamau-Chapais a été créé en 1991. Un certain nombre de monographies à caractère anthropologique y ont été réalisées mais peu de monographies historiques à proprement parler. La bande

Les relations entre les Cris et les Inuit présentent un intérêt évident pour l'historiographie. Un article de Daniel FRANCIS (1979) fait état de conflits armés entre ces deux nations et précise que les raids des Cris en territoire inuit correspondaient à un ensemble de besoins psychologiques et culturels. Cependant, s'il faut en croire Francis, la Compagnie de la Baie d'Hudson prit des mesures pour établir une coexistence pacifique entre les Cris et les Inuit et ces pratiques belliqueuses furent abandonnées à la fin du XVIIIe siècle.


5.4 L'historiographie des Inuit

Il est intéressant de noter que le Québec et Terre-Neuve/Labrador sont les deux seules provinces canadiennes à compter des populations inuit sur leur territoire. L'histoire des études inuit au Québec présente certains parallèles avec celle évoquée précédemment en ce qui concerne les Algonquins du Subarctique. Elles remontent en effet à la fin du XIXe siècle, mais ont été presque exclusivement le fait de chercheurs américains, français et britanniques jusqu'au milieu des années 1960.

Entre 1965 et 1975, l'eskimologie connaît un essor sans précédent au Québec et diverses équipes universitaires se mettent au travail. Ainsi, le département d'anthropologie de l'Université de Montréal met sur pied, en 1965, un programme de recherche sur la vie traditionnelle et l'occupation du territoire chez les Inuit du Nouveau-Québec. Transféré au département d'anthropologie de l'Université Laval en 1968, ce programme est alors dirigé par l'anthropologue Bernard Saladin d'Anglure. En 1974, une partie des activités de l'équipe est confiée à une corporation sans but lucratif, l'Association Inuksuitit Katimajit, bien que l'administration de la recherche continue d'être assurée par le département d'anthropologie. Trois grandes

orientations se dégagent de ces recherches : les études de communautés, les recherches sur la culture traditionnelle et les grandes enquêtes thématiques couvrant l’ensemble du territoire et concernant la toponymie, la généalogie et l’histoire résidentielle (Doraïs, 1984a ; Brochu, 1972 ; Pageau, 1976). Plusieurs de ces recherches ont une dimension historique, notamment celles consacrées à la technologie, à l’économie sociale et à l’éthnohistoire.

En plus de l’Association Inuksiuittuk, il faut mentionner l’Institut culturel Avataq, un organisme inuit créé en 1981 qui publie, à l’occasion, des témoignages d’anciens et qui collabore à la recherche sur le terrain et dans les archives. D’autres départements, centres ou groupes universitaires de recherche ont également contribué à l’avancement de la recherche sur les Inuit depuis 1965 ; plus particulièrement le Centre d’études nordiques de l’Université Laval (jusqu’à la fondation du GÉTIC, en 1987), le département d’anthropologie de l’Université de Montréal, le Centre for Northern Studies and Research de l’Université McGill, le projet Tuvaualuk de l’Université du Québec à Montréal, de même que divers ministères ou services gouvernementaux (Doraïs, 1984b, p. 103-105).

Pour la période postérieure à 1975, Louis-Jacques Doraïs note cependant « une dominance de plus en plus marquée de la recherche appliquée aux dépens des grands programmes universitaires » et que cette recherche appliquée « est surtout le fait des organismes autochtones » (Doraïs, 1984b, p. 105). Quant à la recherche fondamentale, elle se fait surtout à partir des sources documentaires disponibles dans les bibliothèques et les centres d’archives. Le recul de la recherche fondamentale sur le terrain déploré par plusieurs anthropologues devrait, en revanche, être compensé dans l’avenir par le développement des études historiques.

La constitution d’un champ historiographique sur les Inuit du Nunavik passe donc par l’inventaire et la consultation d’une importante production scientifique, de nature surtout anthropologique et archéologique.


34. L’Institut culturel Avataq, dont le siège social est situé à Inukjuak Québec, possède un bureau à Lachine. Il publie une revue culturelle trilingue, Tuniqut.

35. Pour un bilan des études archéologiques, voir Badgley (1984); Martin (1978); Plumet et Gangloff (1987); Plumet (1982).
Cette intégration s’intensifie à partir du milieu du XIXᵉ siècle alors que plusieurs nouveaux postes de traite sont créés. Les études à caractère historique citées dans la synthèse de Saladin d’Anglure démontrent que le cycle des activités annuelles des Inuit a subi de profondes transformations à la suite de la création de ces établissements eurocanadiens. Ainsi, les activités traditionnelles de chasse et de pêche le long des côtes, autour des îles et à l’intérieur du territoire ont été peu à peu remplacées par de nouvelles liées à la trappe et aux voyages vers les postes de traite (Saladin d’Anglure, 1984, p. 500-501).

L’histoire des Inuit au XXᵉ siècle est marquée par une accélération des changements culturels déjà amorcés par la traite. La présence croissante du gouvernement fédéral après la Seconde Guerre mondiale, puis celle du gouvernement du Québec à partir des années 1960, contribuera à leur sédentarisation accélérée à l’intérieur de villages disposant de services d’éducation et de santé.


La sédentarisation des Inuit du Nouveau-Québec a été peu étudiée jusqu’ici. Selon Gérard Duhaime (1983), elle est relativement récente et a été encouragée, à la fin des années cinquante, par le gouvernement fédéral qui a centralisé ses services dans certaines localités. Cette sédentarisation semble avoir été accélérée par le déclin de la traite des fourrures et par l’incapacité pour les communautés inuit d’assurer leur survie par la chasse et le piégeage, compte tenu de la rareté croissante du gibier.


En aval de la sédentarisation, certains chercheurs se sont intéressés au problème plus récent de la relocalisation et de l’habitation chez les Inuit (Larochelle et Bernard, 1975 ; Duhaime, 1984).


Bien que ce bilan historiographique se limite au territoire actuel du Québec, il faut mentionner les travaux de François Trudel (1978a, 1978b, 1981) sur les Inuit de la côte du Labrador, de même qu'un numéro spécial de la revue Études Inuit (Martin et Clermont, 1977)\textsuperscript{37}.

5.5 *Le Nord, l'État et le pouvoir politique*

Ainsi qu'il a déjà été précisé, l'expansion territoriale du Québec vers le Nord résulte d'une série de décisions politiques entre 1870, moment où le territoire de Rupert fut annexé au Canada, et 1912, alors que le district d'Ungava fut annexé à la province sous le nom de Nouveau-Québec. On ne saurait cependant ramener l'histoire politique et administrative du Nouveau-Québec à une série de lois modifiant les frontières d'un vaste territoire au peuplement faible et dispersé. Au cours du XX\textsuperscript{e} siècle, se pose de plus en plus la question de la présence de l'État — fédéral et québécois — dans le Nord et, par voie de conséquence, émerge la question des relations entre l'État et les peuples autochtones et celle du pouvoir nordique, le tout dans un contexte de développement économique, d'exploitation des ressources naturelles et de prise de conscience d'un environnement naturel plus fragile qu'au Sud.

Or, à vrai dire, la dimension politique n'a pas jusqu'ici retenu l'attention des historiens, puisque aucune étude d'envergure n'a été réalisée concernant l'histoire politico-administrative du Nord-du-Québec. Il faut aussi regretter l'absence totale des politiciologues dans ce dossier qui semble intéresser surtout les juristes et les anthropologues. L'inexistence d'une historiographie politique du Nord québécois ne doit pas cependant laisser sous-entendre que la question politique demeure secondaire dans cette vaste région, bien au contraire.


l'époque. Ainsi, on peut se demander si, au début du siècle, dans l'esprit du
gouvernement libéral de Lomer Gouin, l'intérêt pour l'exploitation des richesses
naturelles et la construction d'un chemin de fer vers la Baie James ne dépassait
pas celui qu'on portait à la colonisation agricole (RUMILLY, 1980, p. 22-24; 90-92;
188-190).

Si l'annexion du district d'Ungava au territoire du Québec méridional s'est faite
sans heurts, la frontière entre le Québec et le Labrador a suscité de vifs débats
politiques et juridiques qui ont abouti à la décision controversée du Conseil privé de
Londres, en 1929. Cette question a fait l'objet de plusieurs articles à caractère
politique, et cela jusqu'à nos jours. Cependant, l'étude la plus sérieuse sur la
question, considérée d'un point de vue québécois, demeure l'ouvrage d'Henri Do-
RION (1963)\(^8\).

Pour suivre l'histoire politico-administrative du Nouveau-Québec après 1912, il
faut surtout se référer à des publications gouvernementales qui rappellent de façon
descriptif les grandes lignes de cette évolution, sans proposer d'interprétation
spécifique\(^9\). Walter J. VANAST (1991a) ajoute à notre connaissance de cette période
en faisant état de la pieyre qualité des soins de santé dispensés par le gouvernement
fédéral aux Inuit de la baie d'Ungava entre 1867 et 1960 et du refus du gouvernement
provincial de Maurice Duplessis de les prendre en charge.

La question de la rivalité entre le gouvernement fédéral et le gouvernement du
Québec pour l'administration du Nouveau-Québec, entre 1960 et 1975, a cependant
fait l'objet d'une analyse critique pertinente par Louis-Edmond HAMELIN (1980,
ch. XVII). Ce dernier rappelle que la création d'une base militaire américaine à Fort
Chimo, en 1942, a constitué « la première grande ouverture du Nord québécois sur le
Sud, un Sud non laurentien et même très peu canadien (HAMELIN, 1980, p. 251) ». La
création d'un ministère du Nord canadien en 1953 et la construction d'un poste de
radar, à Poste-de-la-Baleine, vers 1955-1957, marque le début de la présence active
du gouvernement fédéral dans le Nord québécois. Après avoir constaté un retard de
quelque dix ans dans l'implantation de services de la part du gouvernement qué-
bécois, soit jusqu'à la création, en 1963, de la Direction générale du Nouveau-
Québec, sous la responsabilité de René Lévesque, alors ministre des Richesses
naturelles, Hamelin dresse un bilan critique de l'action gouvernementale qui a suivi,
le reprochant son manque de préparation et de planification. De plus, il juge avec
sévérité le dédoublement des services aux populations autochtones par les deux
gouvernements, lequel s'explique surtout par le refus du gouvernement fédéral de se
retirer des sphères de compétence provinciale dans le Nord québécois pour des

Un événement majeur a contribué à dénouer l'impasse administrative entre les
deux gouvernements et à relancer dans une perspective économique et politique

---


Il n’est pas exagéré de considérer la signature de cette entente comme l’événement historique le plus important dans le Nord-du-Québec depuis l’annexion par le Canada du Territoire de Rupert en 1870. Son importance tient à plusieurs facteurs. La Convention de la Baie James constitue, en effet, le premier traité signé entre les peuples autochtones et les gouvernements canadiens depuis le Traité n° 9 de 1905 concernant le Nord de l’Ontario (Trude, 1979) ; c’est aussi le premier traité auquel un gouvernement francophone a été associé depuis la Conquête de 1760. Cette convention s’inscrit dans un contexte d’importants bouleversements des structures administratives du Nord québécois. À cet égard, outre les sociétés d’État créées depuis 1971 pour le développement du projet hydroélectrique de la Baie James40, divers organismes et associations régionales autochtones ont été mises sur pied, notamment l’Administration régionale crie et l’Administration régionale Kativik, en 197841.


Il faudra sans doute plus de recul à l’historien pour analyser et interpréter les interrelations conflictuelles entre ces trois tendances, au-delà des débats idéologiques

40. En 1971, la loi 50 du gouvernement du Québec crée la Société de développement de la Baie James pour favoriser la mise en valeur du territoire et des richesses naturelles de la Baie James ; et la Société d’énergie de la Baie James dont la responsabilité est liée au développement hydroélectrique proprement dit.


42. Cependant, au début du siècle, l’annexion du district d’Ungava à la province a souvent fait la manchette des journaux et des projets de développement agricole et un projet de chemin de fer avait été mis de l’avant dans l’opinion publique. Après 1918, la région de la Baie James semble être tombée dans un long oubli. Sur la politique de Lomer Gouin concernant l’Ungava, voir Rumilly, s.d., p. 22-24; 90-92; 188-190.
qui teintent inévitablement les analyses contemporaines, collées à l'actualité. De telles études à venir permettront également de mieux dégager l'intérêt des divers groupes en présence, leurs oppositions et leurs alliances. Pour l'instant, les bilans disponibles demeurent polarisés par les choix de sociétés sous-jacentes. À cet égard, Robert Mainville (1993) a fait valoir que le conflit entre les Cris et le gouvernement du Québec autour de l'interprétation de la Convention de la Baie James repose sur des attentes radicalement différentes.

La question du pouvoir nordique au Québec doit être située dans un contexte plus vaste. C'est dans cette perspective que le sociologue Jean-Jacques Simard écrit : « La rencontre du mouvement amérindien et de la société québécoise en marche est amorcée, mais les voies de son achèvement restent, pour l'heure, indéterminées. Chose sûre : la place des premiers habitants du Québec ne sera jamais plus de n'y pas avoir de place » (Simard, 1985, p. 17). À cet égard, Gérard Duhaime (1992, 1993) a bien montré, à travers l'évolution de la culture politique des Inuit du Nunavik que ces derniers ont évolué vers « l'adoption de la démocratie formelle dans la construction d'une place publique régionale ».

5.6 L'histoire culturelle

Avant de clôre ce tour d'horizon sur l'hi storigrapie du Nord-du-Québec, quelques remarques s'imposent concernant le champ de l'histoire culturelle. Si la culture, au sens large du terme, est à la base des travaux des anthropologues qui se sont intéressés aux peuples autochtones du Nord, il existe, en revanche, très peu de recherches sur l'histoire de la vie culturelle dans cette vaste région. Du côté de l'histoire littéraire, l'ouvrage de Diane Boudreau ouvre des perspectives nouvelles sur le champ peu exploré jusqu'ici des rapports entre l'oralité et l'écriture dans la littérature amérindienne au Québec mais aucune étude spécifique n'est consacrée à l'histoire littéraire du Nord-du-Québec (Boudreau, 1993a et b ; McGrath, 1984).

Par ailleurs, l'art Inuit au Canada — incluant de ce fait la région québécoise du Nunavik — a fait l'objet de multiples publications (catalogues d'exposition, études d'artistes, études de marché, etc.), qu'on peut retrouver en consultant l'imposante Inuit Art Bibliography / Bibliographie de l'art Inuit compilée par le ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien (Ottawa, 1992). Cependant, le nombre de titres consacrés à l'histoire de l'art ou à l'histoire culturelle des Inuit demeure plutôt restreint, surtout en ce qui concerne le Nord-du-Québec. On peut ici souligner les études sur l'art inuit au Canada de Graburn (1976), de Martijn (1964) et de


44. Simard a par ailleurs développé son point de vue sur le Nord-du-Québec dans plusieurs articles ; par exemple Simard (1983).

Du côté de la musique, on peut signaler l’article de PRESTON (1985) sur les Cris et celui de CAVANAGH (1985) sur les naskapis.

* * *


Par ailleurs, cette marginalité du Nord dans l’historiographie québécoise contemporaine ne doit pas pour autant laisser entendre que le Nord-du-Québec a été peu étudié jusqu’ici. Les travaux des anthropologues, des archéologues et des géographes en particulier démontrent tout le contraire. Mais cette abondance d’études depuis les années 1960 ne s’est pas nécessairement traduite par une vue d’ensemble à l’échelle régionale, qu’il s’agisse de la Radissonian (Baie James) ou du Nunavik (Québec arctique).

Malgré ces lacunes, d’importantes études ont été réalisées, dans une perspective historique ou ethnohistorique. Parmi les percées qu’il faut signaler, celles qui concernent la présence des Cris et des Inuit dans la traite des fourrures est sans doute la plus importante et la plus riche au niveau de l’interprétation. Dans bien d’autres secteurs, tels que l’histoire des explorations et l’histoire politico-administrative, il faut pour l’instant se contenter d’une protohistoriographie produite par des instances gouver-
némentales où l’histoire n’est, en quelque sorte, qu’une entrée en matière pour l’étude de problèmes contemporains.

De toute évidence, le développement futur de l’historiographie du Nord-du-Québec passe par une alliance étroite avec des disciplines voisines, telles que l’anthropologie, la sociologie, l’archéologie, la géographie et les sciences de l’environnement. L’historiographie du Nord, tant pour ses problématiques que pour ses méthodologies, ne saurait être que le simple prolongement de l’historiographie du Sud. Mais pour éviter qu’elle continue de se développer en parallèle avec celle du Sud, il faudra établir des interrelations entre le Québec nordique et le Québec méridional. À cet égard, des relations commerciales et culturelles n’existaient-elles pas entre les peuples autochtones de l’ensemble du territoire québécois avant la période de colonisation euroquébécoise et même jusqu’au début du XIXe siècle ?


Fernand Harvey

INRS-Culture et société.

BIBLIOGRAPHIE


Asselin, Maurice, La colonisation de l’Abitibi : un projet géopolitique, Rouyn, Cégep de l’Abitibi-Témiscamingue. (Cahiers du département d’histoire et de géographie, 4.)


BADGLEY, Ian, Prehistoric Inuit Archeology in Quebec and Adjacent Regions: A Review Assessment of Research Perspectives, Sherbrooke, Amenatech.

BAILLARGÉ, Charles, Hudson’s Bay. Proposed utilization of its land and water resources, Québec, 1985 Literary and Historical Society.


BEAUPRÉ, Raynald, L’expansion du capital marchand chez les Inuit du district d’Ungava (1830-1940): le cas du piégeage du renard, Québec, Université Laval. (Thèse de maîtrise en anthropologie.)


BÉLANGER, Jules, Marc DESIARDINS et Yves FRENETTE, Histoire de la Gaspésie, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.


BERNARD, Alain, La production marchande chez les Inuit de la rive sud du détroit d’Hudson (1930-1956), Québec, Université Laval. (Thèse de maîtrise en anthropologie.)


BLASCHKE, Eckhard Rolf-Rüdiger, La situation marginale de Chibougamau et Matagami, Québec, 1980 Université Laval. (Thèse de maîtrise en géographie.)


BOUCHARD, Serge, Mémoires d’un simple missionnaire, le père Joseph-Étienne Guinard, o.m.i., 1980 Québec, Ministère des Affaires culturelles.


BOUDREAU, Diane (dir.), Répertoire bibliographique. Auteurs amérindiens du Québec, Saint-Luc (Québec), Centre de recherche sur la littérature et les arts autochtones du Québec.

BOURASSA, Robert, La Baie James, Montréal, Éditions du jour. 1973


1967a


1967b


BUHIS, Arthur, *L’Outaouais supérieur*, Québec, Darveau. 1889

CARON, Fabien, *Exploration et géographie: Albert Peter Low dans l’Ungava-Labrador*, Québec, Université Laval. (Thèse de maîtrise en géographie.)


Centre d’études nordiques, *Monographie de Baie-du-Poste*, Québec, Université Laval. 1979a

Centre d’études nordiques, *Monographie de Fort Rupert*, Québec, Université Laval. 1979b


L'HISTORIOGRAPHIE DU NORD


Cooke, Alan, The Ungava Venture of the Hudson's Bay Company, 1830-1843, University of Cambridge. (Thèse de doctorat, University of Cambridge.)


Cooke, Alan G.R. et F. Caron, Bibliographie de la Péninsule du Québec-Labrador, Québec, Centre d'études nordiques, Université Laval.


De Montigny, B.A.T., La colonisation: le Nord de Montréal ou la région de Labelle, Montréal, 1895. Beauchemin.


Desy, Pierrette, Fort George. Contribution à une étude sur la désintégration culturelle d’une communauté indienne de la Baie James, Université de Paris. (Thèse de doctorat en anthropologie.)


Dominique, Richard et Jean-Guy Deschenes, Cultures et sociétés autochtones du Québec. Bibliographie critique, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.


DOKON, Henri, La Frontière Québec-Terre-Neuve, Québec, Presses de l'Université Laval.
1963

DUFORD, Marie, Rencontre de deux mondes, Québec, Musée de la civilisation.
1992

1983

1983

DUAIME, Gérard, Espace politique et logements sociaux au Nouveau-Québec inuit, Québec, Centre d'études nordiques, Université Laval.

DUAIME, Gérard, Ni chien ni loup. L'économie, l'État et les Inuit du Québec arctique, Québec, Université Laval. (Thèse de doctorat en sociologie.)
1987

1992

DUAIME, Gérard, La gouverne du Nunavik. Qui paie quoi?, Québec, GÉTIC, Université Laval.
1993

(D'ouvrages de recherche, 16.)

DUSSEULT, Gabriel, Le curé Labelle. Messianisme, utopie et colonisation au Québec, 1850-1900, Montréal, Hurtubise HMH.
1983

FISHER, Robin, Contact and Conflict: Indian-European Relations in British Columbia, 1774-1890, Vancouver, University of British Columbia, Press.
1977

FORTIN, Jean-Charles et al., Histoire du Bas-Saint-Laurent, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.
1993

1979

FRANCIS, Daniel et Toby MORANTZ, La traite des fourrures dans l'est de la Baie James 1600-1870, Sillery, Presses de l'Université du Québec.
1984

PRÉGAILT, Guy, Pierre Le Moyne d'Iberville, Montréal, Fides.
1968

FRENÉTTE, Jaques, L'histoire des Cris de Chibougamau, Chibougamau, Centre indien cri de Chibougamau.
1985

FRENÉTTE, Jean-Vianney, «La recherche d'un cadre régional au Québec méridional: quelques étapes, de 1932 à 1966», Cahiers de géographie du Québec, 17, 40: 69-84.
1973

GAGNON, Louis, Charlie Inuqpak. étude sémiotique d'un cas d'art inuit, Québec, Université Laval. (Thèse de maîtrise en histoire de l'art.)
1990

GIRARD, Camil et Normand PERRON, Histoire du Saguenay—Lac-Saint-Jean, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.
1989

1973

1991
L'HISTORIOGRAPHIE DU NORD


HAMELIN, Louis-Edmond, « La région de Chibougamau v50 », dans: Roy BOWLES et Kenneth A PARTRAIRE (dir.), Northern Communities, Peterborough Ontario, Trent University.

HAMELIN, Louis-Edmond et Hugues MORRISSETTE, Problèmes nordiques des façades de la Baie James, 1967 Centre d'études nordiques, Québec, Université Laval. (Travaux divers, 18.)


HOGUE, Clarence, André BOLDUC et Daniel LAROCHE, Québec, un siècle d'électricité, Montréal, Libre Expression.


KEER, Donald et Deryck W. HOLDSWORTH (dirs), *Atlas historique du Canada*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal.


LAMONTAGNE, Roland, *La Baie James dans l'histoire du Canada*, Montréal, Beauchemin.


LAROCHELLE, Gilles et A. BERNARD, *Les Qiikirtajuarmiut et leur relocalisation. Étude socio-économique*, Québec, Association Inukshiuitt et Centre d'études nordiques, Université Laval.


1989


1974

MAILLOT, José, *Au pays des Innus. Les gens de Sheshatshit*, Montréal, Recherches amérindiennes au Québec.


MARTIJN, Charles A. et Normand CLERMONT (dirs), *Our Footprints are everywhere. Inuit Land Use and Occupancy in Labrador, Main (Labrador), Labrador Inuit Association*. 1977


McGRATH, Robin, *Canadian Inuit Literature. The Development of a tradition*, Ottawa, Musée national des civilisations. 1984


MORANTZ, Toby, «Pratiques religieuses des Cris de la Baie de James aux XVIIIe et XIXe siècles (d’après les Européens)», *Recherches amérindiennes au Québec*, 8, 2: 113-122. 1978a

MORANTZ, Toby, «The Probability of Family Hunting Territories in Eighteenth Century James Bay: Old Evidence Newly Presented», dans: W. COWAN (dir.), *Papers of the Ninth Algonquian Conference*, Ottawa, Carleton University, 224-236. 1978b


Ottawa, Inuit Art Bibliography / Bibliographie de l'art Inuit, Inuit Art Section, Department of Indian and Northern Affairs. (Jeanne L’ESPÉRANCE, compilateur.)


PARENT, Raynald. Histoire des Amérindiens, du Saint-Maurice jusqu’au Labrador: de la préhistoire à 1760, Québec, Université Laval. (Thèse de doctorat en histoire.)


PLUMET, Patrick, «Pour une révision du cadre conceptuel utilisé en préhistoire de l’Arctique central et oriental», Études Inuit Studies, 6, 1: 130-139, 1982


Québec, La Convention de la Baie James et du Nord québécois: philosophie de la convention, Québec, Éditeur Officiel, 1980

Québec, Les régions administratives du Québec, Québec, Les Publications du Québec, 1989


RATELLE, Maurice, Contexte historique de la localisation des Attikameks et des Montagnais de 1760 à nos jours, Québec, Ministère de l’Énergie et des Ressources, Bureau de coordination des affaires autochtones, 1987

RAY, Arthur J., Indians in the Fur Trade, Toronto, University of Toronto Press, 1974


RAY, Arthur J. et Donald FREEMAN, ‘Give Us Good Measure’: An Economic Analysis of Relations between the Indians and the Hudson’s Bay Company before 1763, Toronto, University of Toronto Press, 1978


ROGERS, Edward S., « An Ethno-Historical Account of the Mistassini Indians », dans : C.A. MARTIN et E.S. ROGERS, Mistassini-Albian. Contribution to the Prehistory of Quebec, Québec, Centre d'études nordiques, Université Laval. (Travaux divers, 25.)


ROULEND, Norbert, Les Inuit du Nouveau-Québec et la convention de la Baie James, Québec, 1978, Association Inuksurtit et Centre d'études nordiques, Université Laval.


RUMILLY, Robert, Histoire de la province de Québec, 14, Montréal, Fides, 1980.

SAINT-HILAIRE, Gaston, Bibliographie de la Côte-Nord, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.


SAUCIER, Céline, La représentation de la femme dans la sculpture contemporaine du Nunavik (1950-1990), Québec, Université Laval. (Thèse de doctorat en arts et traditions populaires.)

SÉGUIN, Normand, La conquête du sol au 19e siècle, Montréal, Boréal. 1977
SÉGUIN, Normand (dir.), Agriculture et colonisation au Québec, Montréal, Boréal Express. 1980
SÉGUIN, Normand et René HARDY, Forêt et société en Mauricie, Montréal, Boréal Express. 1984
SINCLAIR, Peter, «Agricultural Colonization in Ontario and Quebec: some evidence from the Great Clay 1986 Bell», *1900-45*, *Canadian Papers in Rural History*, 5: 104-120.
STEWART, Donald A., *Group Identities in Chibougamau: An Ethno-scientific Study of a Northern Town*, 1972 Montréal, Université McGill. (Thèse de maîtrise en anthropologie.)
SWINTON, George, *La sculpture des Esquimaux du Canada*, Montréal, Éditions La Presse. 1976
TAILLON, Hélène et Toby MORANTZ, *Aspects du patrimoine des Cris de Mistassini*, s.l., Administration 1993 régionale crée, pour le ministère de Loisirs, de la Chasse et de la Pêche, Direction du plein air et des parcs. (Histoire archéologique et documentaire.)
TREMBLAY, Marc-Adéral, *L'anthropologie à l'Université Laval: fondements historiques, pratiques 1990 académiques, dynamisme d'évolution*, Québec, Laboratoire d'anthropologie, Université Laval.


TRUDEL, François, «L’importance du caribou dans la subsistance et la traite chez les Inuit de la côte orientale de la Baie d’Hudson (1839-1910)», Recherches amérindiennes au Québec, 9-1: 141-150.


TRUDEL, François, Inuit, Amerindians and Europeans: A Study of Interethnic Economic Relations of Canadian Southeastern Seabord (1500-1800), University of Connecticut. (Thèse de doctorat en anthropologie.)


TRUDEL, François, «“Mais ils ont si peu de besoins”». Les Inuit de la Baie d’Ungava et la traite à Fort Chimo (1830-1843)», Anthropologie et sociétés, 15, 1: 89-124.


TURGEON, Pierre, La Radisson. Le pays de la baie James, Montréal, Libre Expression.


VANAST, Walter J., «“Hastening the day of extinction”: Canada, Québec, and the medical care of Ungava Inuit, 1867-1967», Études Inuit Studies, 15, 2: 55-84.

VANAST, Walter J., «“Taking care of the dog”: René Lévesque and Québec’s takeover of federal Inuit health services in the Ungava peninsula», Communication non publiée présentée à la section d’histoire de la médecine du Collège royal des médecins et chirurgiens du Canada, Québec.

VÉZINET, Monique, Les Nenamuit. Inuit au cœur des terres, Québec, Ministère des Affaires culturelles. (Civilisation du Québec, 28.)

VÉZINET, Monique, L’occupation humaine de l’Ungava. Perspective ethnohistorique et écologique, Montréal, Association Inuksiuut / Programme Tuvaluuk. (Paléo-Québec, 14.)


